

Derniers étages

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas.

Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

La prise en charge de la Sécu pour l'étranger est là, avec le reste. J'ai jeté dans un sac mes papiers, de bonnes chaussures, un gros pull, un ciré, des lunettes de soleil, mon téléphone, ma carte bancaire, et ce foutu papier. Je me vois déjà loin. C'est étrange, hier vendredi, ce document de la Sécurité Sociale a été ma priorité. L'âge, sans doute.

Ma nuit fut difficile, l'excitation effeuillait mon sommeil. Moi qui suis devenu calme avec le temps, me suis trouvé aux prises avec des sensations fortes, bien connues, mais depuis longtemps enterrées. Réminiscences des premiers rendez-vous, qu'ils aient été professionnels, sentimentaux, ou sexuels. Aujourd'hui j'ai 73 ans, et j'avais oublié. Les tête-à-tête avec mes enfants ou mes amis ne me font plus vibrer. Je suis du genre « content, sans plus ». La seule exception reste l'arrivée d'un nouveau-né dans la famille, qui chaque fois m'enthousiasme. Mais l'émotion ne dure guère. Comme tout le reste.

Il est 19h30. Je n'ai pas dérogé à mes habitudes et suis arrivé en avance. Il fait bon, soleil couchant et légère brise. Je prends enfin le temps de me poser, de me rassembler avant de découvrir.

Des souvenirs affleurent. Je prends conscience que, depuis mon premier baiser avec Gilberte, je n'ai vécu vraiment que pour les premières fois. En dehors de ces moments d'attente des débuts d'histoires, la vie est passée sans grande saveur, légèrement décevante, un peu vide aussi. Quand la découverte est faite, l'ennui chez moi s'installe toujours en catimini. En *loucedé*, dit ma fille. « Papa, tu vis ta vie en *loucedé* ». Elle m'agace. Je n'ai pas envie qu'elle ait raison. Je préfère penser que la vie est un peu injuste, à satisfaire quelques-uns et mécontenter tant d'autres, dont moi, Michel Dupin, retraité de la SNCF, qui attends là une « vieille dame intrépide ».

Elle a du retard, celle qui invite à prendre le large. L'expression m'a plu. Prendre le large. S'éloigner du quotidien. Prendre du recul. De la distance. C'est exactement ce dont j'ai besoin, ce dont j'ai toujours eu besoin.

Je repense aux paroles entendues hier au téléphone. La voix était étrange, masculine et féminine à la fois, plutôt âgée mais avec des intonations très jeunes. Je m'aperçois que je ne suis pas capable d'imaginer la personne derrière cette voix. Une impression bizarre me gagne, entre curiosité et mal-être. Je connais bien ce sentiment. Comme quand je veux être là et pas là à la fois.

Je m'assieds sur un banc face à la Bérézina. C'est un beau voilier, un deux-mâts très bien entretenu, mais sans personne à bord pour le moment. Quel peut bien être le rapport entre ce bateau et la voix du téléphone ? Une urgence à réfléchir se fait jour, un doute lentement s'imisce. J'ai envie de croire en... en quoi, d'ailleurs....et pourtant une partie de moi me crie de ne pas m'éloigner de ma ville, de rentrer à la maison.

J'appelle le le 06-60-66-99-09. ,, Bonjour, vous êtes sur la boîte vocale de Joséphine, je pars rejoindre Napoléon ,,

C'est quoi cette embrouille ? La voix n'est pas la même que celle de la personne entendue hier. Joséphine. Napoléon. La Bérézina. Ou la personne a beaucoup d'humour ou c'est un truc pas clair. D'ailleurs, la Bérézina, n'est-ce pas une terrible défaite de Napoléon ? Une défaite en Russie, je crois, avec des milliers de morts, la neige, le gel, la souffrance...Des images atroces, vues dans des livres d'histoire de mon enfance, défilent dans ma mémoire. Drôle d'idée d'appeler son bateau la Bérézina.

J'attends. Les 20 heures sont passées depuis longtemps. Mes pieds inquiets commencent à bouger, une impatience les gagne. Je me retrouve comme souvent coupé en deux. J'ai envie de deux choses en même temps. Ce soir, c'est partir et rester. Petit à petit s'impose à moi la nécessité de rentrer. Je ne dois pas mettre le pied sur ce bateau. Malgré l'espoir. Malgré tout.

Le coeur en vrac, un peu tétanisé, mais aussi de plus en plus fébrile, je prends mon sac, tourne le dos au voilier, longe le quai et prends la direction de mon appartement que j'ai quitté tout à l'heure avec tant de désinvolture. Ce lieu de vie que je n'aime pas vraiment m'apparaît tout à coup comme un refuge, un nid qu'il va faire bon réintégrer. Je me découvre le besoin de m'y lover, et perçois, sans doute pour la première fois de ma vie, ce qu'est l'envie de rentrer chez soi.

Il fait nuit maintenant. Je me hâte. Dans le hall de mon immeuble je croise une jeune femme aux

cheveux couleur arc-enciel. La journée réserve décidément des surprises. Mais je ne m'attarde pas, cette image simplement s'incruste dans mon cerveau en alerte, comme une information supplémentaire. Je prends l'ascenseur, monte au dernier étage. Ma porte est ouverte. Les cambrioleurs ont tout emporté.